



Syria
Archéologie, art et histoire

87 | 2010
Varia

Alan WALMSLEY, *Early Islamic Syria, An archaeological assessment (Duckworth Debates in Archaeology)*

Alastair Northedge



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/876>
DOI : 10.4000/syria.876
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010
Pagination : 457-459
ISBN : 9782351591697
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Alastair Northedge, « Alan WALMSLEY, *Early Islamic Syria, An archaeological assessment (Duckworth Debates in Archaeology)* », *Syria* [En ligne], 87 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/876> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.876>

© Presses IFPO

est en même temps sans doute la plus ancienne du *corpus* (xvi^e s. ou postérieure)⁶. D'autres inscriptions utilisent également un garshuni malayalam dans lequel l'écriture syriaque (enrichie) transcrit la langue locale, langue pour laquelle on trouve aussi l'écriture locale, dérivée des écritures indiennes classiques. Le multilinguisme est d'ailleurs un trait courant dans ces communautés, puisqu'on trouve aussi bien des bilingues malayalam-syriaque que syriaque-anglais (Chengannur 1) ou syriaque-latin (Kaduthuruthy 2)⁷. Deux inscriptions sont datées de la fin du xvi^e s., mais le *corpus* dans sa majorité date des xix^e et xx^e s. et donne peu de renseignements de caractère historique.

Même s'il paraît étranger aux domaines habituels de la revue *Syria*, l'ouvrage est néanmoins d'un grand intérêt, non seulement parce qu'il inaugure une collection amenée à intéresser au plus haut point les spécialistes de l'Orient, antiquisants aussi bien que médiévistes ou modernistes, mais aussi par les lumières qu'il jette sur une région méconnue, dont les liens avec l'Orient, y compris aux époques hellénistique et romaine, sont importants⁸. C'est de ce point de vue, dans les parallèles possibles avec les périodes plus anciennes, que les lecteurs de *Syria* tireront le plus de profit de ce catalogue d'inscriptions.

Comme on le sait, les communautés chrétiennes d'Inde remonteraient à l'évangélisation faite par Thomas au ii^e s. de notre ère. Pourtant, et le cas est pratiquement semblable pour les communautés juives, presque toute la documentation disponible date au mieux du xv^e ou du xvi^e s., c'est-à-dire de l'arrivée des Européens (principalement des

Portugais) à la Renaissance⁹. La volonté de « latiniser » et de détacher les communautés de l'Église dite « nestorienne » conduisit à la disparition des documents plus anciens. L'existence de liens au xix^e s. (Kothamangalam 5, Rakkad 1) entre la Haute Mésopotamie (Tūr 'Abdīn, Urfa) et certaines églises montre également que, parmi les chrétiens, certains voulurent renouer avec les communautés proche-orientales, ce qui explique l'appel au patriarche syro-orthodoxe d'Antioche. Il est difficile de faire la part de ce qui est une simple création de liens depuis longtemps rompus ou au contraire la poursuite de liens qui existaient réellement depuis l'Antiquité (avec les Églises « nestorienne » de Mésopotamie). Il apparaît clairement que le métropolitain syriaque orthodoxe du Malabar Qūrillos Yūyaqīm, originaire du Tūr 'Abdīn, joua au milieu du xix^e s. un grand rôle dans l'affirmation de liens entre son Église et le siège patriarcal d'Antioche (voir introduction, p. 24-25, et index des noms propres, p. 238, pour les attestations épigraphiques). Il avait été précédé dès le xvii^e s. par plusieurs voyageurs envoyés d'Antioche. Néanmoins, c'est sans doute l'action de Qūrillos Yūyaqīm (et plus généralement sans doute du clergé de son époque) qui d'une certaine manière redonna vigueur à la composante syriaque du christianisme indien ; il est significatif que les inscriptions, pour la plupart, sont postérieures à son épiscopat.

Il faut donc féliciter les auteurs, dont deux sont de plus à l'origine du projet dans son ensemble, pour cet ouvrage fort bien réalisé, premier d'une série qui remplira une lacune regrettable dans les grands *corpus* d'épigraphie sémitique.

Jean-Baptiste YON

WALMSLEY Alan, *Early Islamic Syria, An archaeological assessment (Duckworth Debates in Archaeology)*, Duckworth & Co. Ltd. Londres, 2007, 176 p., 12 figs., ISBN : 978-0-7156-3570-4.

Alan Walmsley nous donne ici un petit ouvrage sur la période omeyyade et la période suivante, publié dans une collection de débats en archéologie. C'est une première ébauche sur le sujet, pour lequel il nous promet un travail plus détaillé à l'avenir. Walmsley est

un archéologue qui a passé l'essentiel de sa carrière à fouiller la période omeyyade en Jordanie. Sans aucun doute, il est l'expert le plus chevronné sur le sujet. Son but est de valoriser l'archéologie de cette période devant un public composé d'archéologues d'autres

6. Le texte palhevi n'est malheureusement pas traduit, alors que l'étude qui le concerne n'est pas facilement consultable. Sa présence en ces lieux en fait un des rares témoignages sur l'Église syriaque médiévale ; le texte syriaque est peut-être plus récent (voir p. 22).

7. Il s'agit dans la plupart des cas de fausses bilingues, puisque les textes dans les différentes langues ne disent pas nécessairement la même chose.

8. Voir pour le judaïsme, la communauté des Beni Israël, dans la région de Bombay, dont l'origine mythique remonte aux débuts de l'ère chrétienne, ou celle dite « de Cochin », dans le Kérala.

9. Seules quelques rares sources comme Cosmas Indicopleustès ou Marco Polo renseignent sur l'existence de communautés chrétiennes au Malabar.

domaines, mais également d'étudiants et d'un public plus large. L'ouvrage est rédigé assez rapidement, dans le contexte d'une bourse annuelle de Dumbarton Oaks, et reflète ses intérêts personnels à partir de ses activités de terrain.

Dans le premier chapitre, il définit sa terminologie et raconte l'histoire de l'archéologie de sa période. Pour en définir les contours géographiques, aux termes « Levant » ou « Bilad al-Sham », ce dernier peu connu hors des milieux scientifiques et par conséquent difficile à employer devant un public plus large, il préfère « Syria-Palestine ». Il n'apprécie pas l'utilisation des termes dynastiques pour la périodisation chronologique, d'où le « Early Islamic » du titre. On aurait pu dire omeyyade, expression assez parlante, mais cette période court jusqu'au début du IX^e s., soit plus de cinquante ans après la fin de la dynastie. C'est d'ailleurs un problème récurrent, qui ne trouve pas de solution. Soit l'on emploie un terme juste, et personne ne comprend de quoi on parle, soit l'on emploie un terme parlant, et l'on est accusé d'être obnubilé par l'histoire dynastique de l'Islam.

En premier lieu, l'auteur reproche aux archéologues du Proche-Orient leur négligence passée de l'archéologie de la période islamique, avec notamment un nettoyage des niveaux sans procéder à leur études. Il a raison. Il critique ensuite les chercheurs de sa période d'avoir concentré à l'excès leurs investigations sur l'architecture monumentale, en passant là encore sur d'autre matériel de l'époque. L'auteur a ici raison, mais également tort, car c'est l'architecture monumentale qui explique le mieux l'évolution de la culture islamique, rapide à l'époque omeyyade.

Il est partisan, comme beaucoup d'archéologues du monde anglophone, du principe historique de la « longue durée », même si, dans sa conclusion, il nuance cette approche. On comprend bien sa motivation. La période omeyyade est foisonnante, et tout cela a l'air de correspondre au modèle de la « longue durée », mais davantage qu'« évolutionnaire », cette période est révolutionnaire. Une révolution assez lente, car l'auteur remarque bien que la conquête islamique n'est pas visible dans les matériaux archéologiques, mais c'est une révolution quand même, et de nouveaux éléments devraient être détectés.

Dans le deuxième chapitre, « After Justinian, 565-635 CE », il traite de la situation au moment de la conquête islamique. Son intérêt porte plutôt sur la question du déclin, à partir du règne de Justinien, idée qu'il souhaite rejeter. Et il insiste bien sur la nouvelle découverte — l'importance des villages du bord du désert à la fin du VI^e et au début du VII^e s., où l'on continue de construire des églises, même au moment

de la conquête. La question qui reste à résoudre est le pourquoi de l'épanouissement de ces villages. S'agit-il d'une retombée des subventions de Byzance aux Ghassanides ou d'autre chose ?

Le troisième chapitre, « Material culture and society », est en fait destiné à justifier la datation par la séquence de céramiques. C'est pourquoi le chapitre est placé ici avant l'étude des sites. J'aurais préféré qu'il soit placé plus tard, afin de discuter de la vie quotidienne à l'époque omeyyade. La numismatique est également incluse, surtout la question du lent début du monnayage par l'État omeyyade, et l'emploi continu, très surprenant, de monnaies byzantines jusqu'au règne d'Abd al-Malik. Mais, en fait, dans les provinces ex-sassanides, le monnayage islamique commence bien plus tôt. Il serait tentant de dire que l'on frappait si cela était nécessaire, mais au règne d'Abd al-Malik on lance une nouvelle représentation de l'État.

Le quatrième chapitre, « Sites and settlements processes », commence par traiter de l'organisation provinciale du califat, le sujet de la thèse de Walmsley. Puis c'est la question du destin des villes romaines qui est abordée. L'auteur profite d'une citation un peu négative rédigée par l'auteur de ce compte rendu en 1999, afin de défendre la prospérité des villes romaines à l'époque omeyyade. Il a raison, dans la mesure où il a fait des découvertes impressionnantes récentes à Djérash, comme la grande mosquée et le marché de l'époque omeyyade. Il ne remarque pas, cependant, que si ces villes romaines sont disponibles pour la fouille, c'est qu'elles ont été largement abandonnées peu après la période omeyyade. Une ville prospère est-elle abandonnée un siècle plus tard ?

La vérité est que le sort des villes romaines sous l'Islam peut être divisé en trois catégories : les villes déjà mortes avant l'Islam, comme Pétra, même si on y retrouve encore des vestiges d'époque omeyyade. Pétra n'est pas même mentionnée dans les textes de la période islamique ; les villes qui survivent à l'époque omeyyade, mais qui meurent peu après, comme Djérash, Umm Qais ou Apamée. Cela n'empêchent pas la découverte de vestiges postérieurs, car souvent on continue de vivre dans des lieux largement abandonnés. Les villes romaines enfin qui perdurent sous l'Islam, comme Amman ou Damas, mais où l'on ne découvre pas beaucoup d'éléments sur la transition, à cause des vestiges postérieurs superposés.

Le troisième volet de ce chapitre porte sur les nouvelles villes omeyyades. Il décrit le site le plus exemplaire d'Andjar, au Liban, comme une « enigmatic and puzzling foundation ». Cette description n'est valable que si l'on ignore les

publications existantes¹. L'Iraq joue un rôle important pour comprendre la Syrie omeyyade. La Ville Ronde de Bagdad (762-766 apr. J-C) est l'héritière proche des villes nouvelles omeyyades. Al-Ya'qubi nous explique que la Ville Ronde n'était destinée qu'au calife et à son entourage, y compris son armée. Andjar a pu correspondre à ce schéma. Il est évident qu'une telle fondation, quand l'État n'en avait plus besoin, aurait pu être abandonnée, comme Andjar, ou continuer de servir comme site urbain, comme Ramla ou Aqaba. La période omeyyade était un monde de dépendance personnelle, beaucoup plus proche de l'Europe médiévale ; on n'envisageait pas de créer des villes ouvertes à une population civile, comme à l'époque romaine.

Le cinquième chapitre traite de la vie à l'époque omeyyade. J'étais satisfait d'y trouver une revue des matériaux botaniques et zoologiques. En effet, on n'y a pas porté suffisamment d'attention pour l'époque islamique.

Le sixième chapitre traite des différentes approches qu'on peut faire de la période. Il souligne d'abord la question des Arabes de la période pré-islamique, puis il parle de « Qur'anic archaeology ». Là, l'auteur est un peu rapide. Il ne parle que du sanctuaire des Sept Dormants au sud d'Amman. Cependant, l'évolution de tels mythes « Qur'ano-bibliques » n'apparaît qu'au x^e s. et il s'agit d'un tout autre monde que celui dont il parle. Puis il repose la question du déclin après la période omeyyade et se lance sur la notion de « resilience theory ». Tout cela pour expliquer la raison du déclin sous les Abbassides. C'est difficile à admettre si on a soutenu l'hypothèse d'une prospérité sous les Omeyyades. Pour ma part cela ne fait pas débat : l'économie omeyyade était supportée par l'importation de ressources d'autres provinces par la dynastie régnante. Par la suite, il s'agit de l'adaptation de l'économie aux nouvelles règles : la Méditerranée était fermée au commerce pendant plusieurs siècles, et il y a un changement de relation entre ville et campagne.

Dans cette étude, on aurait d'abord souhaité que l'auteur insistât davantage sur l'importance de l'archéologie pour l'histoire de l'époque omeyyade. Les sources textuelles en arabe sont presque toutes de date ultérieure, et originaires de l'Iraq, comme Al-Tabari. Les sources locales, comme Al-Muqaddasi, ou le *Tarikh Dimashq* d'Ibn Al-Qalanisi, sont de date bien ultérieure, du x^e ou du xii^e s., la région est alors

bien différente. Les sources grecques, même si elles sont contemporaines, proviennent de l'extérieur. L'archéologie n'est pas loin d'être la seule source fiable, avec les épîtres d'Abd al-Hamid bin Yahya, secrétaire du dernier calife omeyyade, Marwan bin Muhammad.

R. W. Bulliet nous avait proposé, dans sa monographie *Conversion to Islam in the Medieval Period*, une proportion de musulmans très basse à l'époque omeyyade, peut-être 10 %, et peut-être 20 % en Syrie omeyyade. Si ses calculs sont peu fiables, ils sont cependant confirmés par le matériel archéologique, qui relève pour la plus grande part de la communauté chrétienne. Sous le principe de la « longue durée », c'est inévitable.

Walmsley ne s'occupe pas beaucoup de l'évolution de la communauté musulmane. Trois phrases sur la Coupole du Rocher, monument essentiel pour comprendre le développement de l'Islam. Les châteaux du désert sont décrits comme ayant une fonction « not clear for many of these 'desert palaces' ». Effectivement, tout ce qui relève de la culture naissante islamique est décrit comme énigmatique ou peu clair.

En fait, ces développements sont faciles à comprendre, mais ils ne correspondent pas au modèle de la Syrie tardo-antique. Les châteaux du désert sont les résidences de l'élite omeyyade et sont basés sur le modèle des forts anté-islamiques de la péninsule Arabique. Sur la Coupole du Rocher, il est légitime de discuter le pourquoi, mais le débat n'est pas évoqué ici. De la mosquée, dont l'existence est présumée, on ne discute pas non plus.

Au final, on assiste à une surfocalisation sur le monde non-musulman. C'est inévitable si le matériel archéologique porte plutôt sur les communautés non-islamiques, mais on observe peu d'efforts pour distinguer les nouveautés de l'Islam. Ces nouveautés sont pourtant vitales, même si elles sont rares, afin de comprendre l'avenir abbasside.

L'approche de Walmsley est très appréciée par Dumbarton Oaks et par d'autres archéologues européens ; pour eux, c'est la suite de l'histoire méditerranéenne. Mais la période omeyyade est le début d'un renversement, où le Proche-Orient continental domine, avec ouverture sur l'Océan indien, qui va durer tant que la Méditerranée est fermée au commerce.

Alastair NORTHEDGE

1. A. NORTHEDGE, « Archaeology and new urban settlement in Early Islamic Syria and Iraq », in G. R. D. KING & A. CAMERON (éd.), *Studies in Late Antiquity and Early Islam II, Settlement Patterns in the Byzantine and Early Islamic Near East*, Princeton, 1994, p. 231-265.